Document generated on 07/18/2025 5:24 p.m.

Inter
Art actuel

La Villa Arson

Charles Dreyfus

Number 84, Spring 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45966ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dreyfus, C. (2003). La Villa Arson. *Inter*, (84), 75–75.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La Villa Arson

Charles DREYFUS

Institution nationale dédiée à l'art contemporain, la Villa Arson doit son nom à la famille Arson qui acquit en 1810 une villa construite au XVIII[e] siècle sur un immense domaine de vingt-trois mille mètres carrés. Devenue propriété de la Ville de Nice, elle a été donnée à l'État en 1965 et inaugurée en 1970.

L'architecte Michel MAROT, élève de Walter GROPIUS, a incrusté l'ancienne villa dans un ensemble de dix-sept mille mètres carrés où le béton brut joue avec les galets du Var. Un vrai labyrinthe de végétation, de terrasses, de jardins, de cours, de bâtiments qui abrite une École nationale supérieure d'art, un Centre national d'art contemporain et des résidences d'artistes. Un ensemble, depuis toujours, ouvert aux échanges internationaux.

Lorsqu'on débarque de Paris sur la terrasse ensoleillée de l'École au début février, avec la mer bleue en toile de fond, on envie les deux cents étudiants privilégiés. On vient de les croiser non moins chanceux dans le tout nouveau Studio de création en arts numériques (SCAN), élaboré sur trois niveaux (huit cents mètres carrés), travail remarquable de l'architecte Marc BARANI.

Le Centre d'art contemporain avait d'abord fait parler de lui sous la direction de Christian BERNARD (1985-1994 ; *Tableaux abstraits, Sous le soleil, No Man's Time, Kippenberger*...).

Doté de mille deux cents mètres carrés de salles d'expositions, il ne constitue pas de collection mais apporte une aide technique et financière à la réalisation des œuvres.

Les résidences d'artistes accueillent, chaque année pour une durée de quatre mois environ, huit artistes qui, outre l'attribution d'une bourse et la mise à disposition d'un studio, bénéficient des différents ateliers techniques de l'école d'art.

Depuis trois ans, avec l'arrivée de Laurence GATEAU comme directrice du Centre national d'art contemporain, la Villa Arson garde sa vocation de formation, de recherche et d'aide à la création et s'emploie avec une volonté accrue à faire découvrir les pratiques artistiques les plus actuelles à un public plus large et plus diversifié.

Extrait de l'interview de Laurence GATEAU faite par Charles DREYFUS :

J'ai pris un outil avec une histoire très forte de réputation internationale, mais qui a souffert d'un certain enclavement, d'où la nécessité de construire de nouvelles relations avec la Ville de Nice et d'inventer un service des publics qui inaugure une volonté d'ouverture et de création d'activités en direction des scolaires, des associations et d'un public local à fidéliser.

C'est comme cela que j'ai eu envie de développer un projet artistique dans la ville avec la Banque ABN AMRO qui a « sponsorisé » le projet de Barbara VISSER. Il s'agit d'une série de cinq images que l'artiste hollandaise a réalisées sur la plage de Nice. Des images sans légendes présentées dans deux cents panneaux d'affichage Decaux pendant une semaine (28 août au 3 septembre 2002). Un journal, comme seul support de communication, permettait d'expliquer la démarche de l'artiste et présentait la Villa Arson et la Banque ABN AMRO ainsi que leurs implications dans ce projet. Ce journal gratuit a été largement diffusé.

Je souhaite ainsi susciter un intérêt auprès des entreprises de la région qui cherchent des lieux capables de les aider à mettre en œuvre une politique de communication, une promotion plus artistique de leur image.

De plus, je suis très attachée à développer les relations avec l'extérieur :

- les échanges internationaux depuis la Villa Arson, par exemple les projets, les *Inclassables* avec Montréal avec l'aide de l'AFAA, ou bien *Artsonje* avec Séoul, actuellement en cours de développement. Et d'autres à venir, avec la Chine et la Pologne.

- les résidences ; il y avait deux à trois bourses de la Drac/Paca, il y a aujourd'hui quatre autres bourses financées par le département des Alpes-Maritimes. Les artistes en résidences sont en contact étroit avec les étudiants, par le biais des *workshops* et des expositions. En effet, les étudiants participent au montage et assurent la médiation pour le Centre d'art.

J'ai commencé mon programme d'expositions par un cycle de quatre expositions collectives d'avril 2000 à avril 2001 avec le désir de faire un petit clin d'œil à ce qui se passe sur la Côte d'Azur, la prégnance très forte du cinéma, entre les studios de la Victorine où se sont tournés des films importants et le Festival de Cannes. Le cycle s'intitulait *Action, on tourne* comme pour dire : « O.K.., ça y est maintenant, on commence une nouvelle histoire... »

LES EXPOSITIONS_25 janvier au 30 mars 2003
Martin WALDE, Virginie BARRÉ, Jean-Baptiste GANNE, Arnaud MAGUET

Martin WALDE (résident à la Villa Arson en 2003, Autrichien né en 1957) réalise des tests en grandeur nature. Il s'est choisi le tube à essai le plus énorme possible : la société elle-même. À son gré, ensuite, il manipule à souhait. Avec *Clips of Slips* (1990-2003), la très impressionnante installation vidéo où un grand nombre d'images tournent autour de plusieurs sources placées sur un axe lui-même mobile au centre de l'espace, on oublie très vite l'effet pour s'attacher au contenu. Sorte de recherche en laboratoire, les slips, les glissades conceptuelles sont fortement teintées de narrations. Son choix, très poétique tentative de capture de moments où « quelque chose se passe », s'étale sur quelques treize années et en même temps change tout le temps. Notre attention, comme pour les films de Buster KEATON, s'attache à des situations créées par des objets : l'objet travaille pour l'artiste, qui a su rendre un espace quasi rempli de son psychisme sans avoir à se mettre au premier plan.

Les autres salles, plongées dans une lumière verte, laissent la possibilité aux choses d'évoluer suivant le public.

Ici on doit donner un objet aussitôt avalé dans une pelote de laine qui grossit à chaque visiteur. Là une petite balle en plastique avec des piquants (une espèce de boule pour chien symbolisant le virus du sida) est tenue par quatre fils blancs au centre d'une salle. Un parfum est à découvrir, mais le contenant se trouve être une vulgaire bouteille de plastique. Un passage de tube en plastique à franchir. Une paille et du papier pour envoyer une boulette sur une vitre. Si la participation est probable, le résultat reste indéterminé. Et à coup sûr il posera problème, surtout si vers la fin de l'exposition il ne reste vraiment plus rien. Sorte d'accoucheur de l'âme à l'image de PLATON, il ne teste pas seulement les limites de la participation du public, mais aussi celle du contrôle de l'institution. Quelque chose d'évolutif avec une étiquette faite pour se décoller sans cesse, invendable par une galerie, une façon de penser...tout simplement.

Virginie BARRÉ (ancienne résidente de la Villa Arson en 2001, née en 1970) réaménage parfaitement une longue salle en la transformant en décor du film *Shinning* : la vraie moquette et les portes d'un couloir dont se souviennent les amateurs. Déjà en 1999 elle avait fait basculer à Nantes une scène de cinéma dans la réalité, le temps d'une performance de moins d'une minute. Un homme tire sur une femme, la pousse dans une voiture et part en trombe.

Climax ou même climax de climax, on ne se pose pas la question pour savoir d'où viennent toutes ces narrations.

Dans *Brèves Réflexions sur le fait de décrire une scène de cinéma* (1967) Alain ROBBE-GRILLET désigne trois plans : 1) choses réelles ; 2) diverses images en deux dimensions qui en reproduisent pour l'œil le contour apparent : dessin, photographie, plan de cinéma ; 3) description littéraire. Alors qu'il y a parfaite antinomie du film et du roman pour ROBBE-GRILLET, il semble que Virginie BARRÉ se donne les moyens d'un roman plastique.

Si l'installation fonctionnait avec la multitude d'abîmes, au goût de simulacre, comme dédoublement et redoublement de la fascination, chaque grand dessin apportait encore autre chose : l'envers d'un doute à chaque fois renouvelé où elle place sur un même niveau ses amis et des inconnus.

Jean-Baptiste GANNE (ancien étudiant de l'école né en 1972) propose dans la première salle sur un mur un néon rouge : *Elektrifikatsia* (2003). Une référence à LÉNINE ! De temps en temps une vidéo fonctionne et montre l'image d'un jeune homme tatoué, portant un passe-montagne avec un extincteur rouge (ou bien est-ce une bombe qu'il tient dans les mains ?) dans un paysage banal que quelqu'un de dos essaye, à l'aide d'une caméra, d'immortaliser.

Ragazzo (2002) : un fondu enchaîné montre de dos des maillots avec les noms de footballeurs illustres, patronymes qui se transforment peu à peu en ceux de révolutionnaires.

Il illustre aussi, chapitre par chapitre, *Le Capital* de MARX en conservant les titres au moyen de photographies éparpillées. Caractère fétiche de la marchandise ?

Plus loin on voit quelqu'un masqué en commandant MARKOS en tenue de footballeur, puis un graffiti du Sommet de Gênes où l'on déplore un mort.

« L'image est le **capital** à un tel degré d'accumulation qu'il devient... »

Arnaud MAGUET (ancien étudiant de l'École, né en 1975) présente *Le Naufrage de l'Ambassador* (2003). « Si Elvis est mort, alors tout est permis » (NIETZSCHE) Arnaud MAGUET a définitivement la fraîcheur du rétro-futurisme ou de « comment envisager l'an 2000 en 1963 ? »

Pièce maîtresse (projetée sur un mur), *L'Ambassador*, certainement un cocktail servi dans un verre à pied dont le bord est traversé par une olive verte, est submergé par des glaçons. Dans la seconde salle, cette inscription : « Chérie, je crois que nous avons heurté un glaçon ».

Elvis/lives revu et corrigé par Memphis MAO (2002) : « Du Elvis 54 costaud, rose, chaussures bicolores de maquereau *black*, regard fou sous mèche lourde, secoué par l'adrénaline et les amphétamines...au Elvis 75 se déplaçant comme un lent et lourd iceberg, Elvis occupe l'espace comme personne avant lui. Il est **tellement partout** qu'un point de rendez-vous (*In Elvis We Trust* [autel M1])s'imposait pour rassembler les brebis égarées, abusées par de faux prophètes. »

J'ai appris hier dans un jeu télévisé que les icebergs étaient constitués par de l'eau douce.

© J. BRASILLE/Villa Arson.